

Introduction

Nous souffrons le plus souvent d'être séparés. Séparés de ceux que nous aimons, séparés de ce à quoi nous aspirons, et finalement séparés de nous-mêmes. Cet état entraîne parfois un sentiment de délaissement, voire d'abandon. Il nous fait perdre confiance en nous et nous vide de nos propres forces. S'il avait lieu à des moments précis, nous pourrions toujours espérer y échapper de quelque façon. Mais tel n'est pas le cas.

La séparation dont nous souffrons est commune à tous, en ce sens qu'elle place inlassablement la vie d'un côté et la pensée de l'autre. Nous apprenons un grand nombre de choses, mais cet amas de connaissances nous aide finalement peu à vivre, et, réciproquement, nous vivons et accumulons des expériences qui n'augmentent guère notre capacité à comprendre. C'est pourquoi « *tous se plaignent : princes, sujets ; nobles, roturiers ; vieillards, jeunes ; forts, faibles ; savants, ignorants ; sains, malades ; de tous pays, de tous temps, de tous âges et de toutes conditions* », remarque Pascal¹ en jouant sur l'effet hypnotique des couples d'opposés. Personne ne fait exception à la règle, et chacun tend, autant qu'il peut, à son bonheur, en s'efforçant de faire face aux obstacles rencontrés. Toutefois, on peut s'y appliquer très mal et mettre en place des dispositifs de

1. Blaise Pascal, *Pensées*, Gallimard, 2004.

défense et d'attaque dans sa vie que l'on perçoit alors comme un combat à mener sans répit.

Rien n'y fait : vie et pensée continuent de s'opposer, de se déchirer, si bien que deviennent tour à tour enviables soit une vie sans pensée, communément représentée par la vie animale en symbiose avec son environnement, soit une pensée délivrée des aléas de la vie quotidienne, telle que la mènent des dieux immortels et imperturbables. La vie humaine, ce mixte de pensée et de vie, qui serait vraiment enclin à la choisir ?

S'interroger sur cette cohabitation impossible et pourtant constitutive de l'existence humaine, c'est saisir la dimension nécessairement théorique et pratique de la philosophie : travailler sa pensée, c'est aussi travailler sa vie. Il s'agit de se déprendre de ses opinions, de ses convictions les plus familières, afin de pouvoir se libérer de sa propre pensée. Mais comment s'y exercer, comment s'arracher, de soi-même, à ce qui semble nous tenir et nous maintenir (on parle bien du « sol de nos convictions ») ?

La réponse est dans la philosophie. Tel est l'impératif d'Épicure écrivant au jeune Ménécée qu'il ne convient pas de remettre à plus tard le temps de philosopher, sous peine de ne jamais trouver le moment opportun¹. On comprend alors mieux la raison de faire de la philosophie sans tarder, quand les racines de nos opinions ne sont pas encore trop profondes.

Le discours commun tenu sur la philosophie reconnaît, certes, son utilité. On lui accorde qu'elle apprend à structurer la réflexion et qu'elle permet d'exercer plus aisément sa pensée sur d'autres matières. Mais il n'y a qu'à observer l'état actuel de l'enseignement dans les universités françaises pour s'apercevoir que la philosophie est cette discipline annexe et polymorphe qui se combine avec toutes les autres sciences humaines – sociologie, droit, arts,

1. Épicure, *Lettre à Ménécée*, Hatier, 2007.

lettres ou sciences politiques –, comme pour assurer un vernis supplémentaire d'intellectualité avant d'entreprendre un métier et de s'occuper enfin de choses sérieuses. Un peu de philosophie donc (quelques heures par semaine), mais pas trop tout de même.

C'est de ce « trop » dont se moquait déjà Calliclès à propos de Socrate qui, malgré son vieil âge, s'évertua toujours à philosopher et devint, aux yeux du plus grand nombre, « *le contraire d'un homme* », celui qui parle « *de petites choses et de peu de valeur*¹ ». Ce jugement accompagne la philosophie depuis ses débuts, brouillant les repères comme les exigences, en rendant l'image du philosophe tour à tour fascinante et méprisante.

Si des sirènes sur les chemins de la philosophie incitent souvent à mettre un terme au voyage, c'est peut-être parce que l'on *se dit* tous assez philosophes pour se mettre en route, mais pas suffisamment pour continuer à *l'être véritablement*. Venons ou retournons alors aux discours des philosophes qui nous invitent à poursuivre nos voyages ou nos transhumances, et nous rappellent ce que nous oublions, trop empressés par les contraintes de la vie sociale. Et ce que nous oublions, c'est précisément de prendre le temps de penser. À chacun de découvrir le temps qui lui est approprié, le temps de sa pensée qui fait, à coup sûr, vivre autrement.

1. Platon, *Gorgias*, Flammarion, 2007, 484c et 497b.